

## Préface

L'ouvrage de Serge Domi et William Rolle s'attaque au mystère d'un lieu « mystique » disent les personnes toxicomanes, un monde, un univers de petites quotidiennetés, la mangrove, Le Lamentin, Martinique, Caraïbe, en lui restituant et sa dimension d'univers et sa vérité microcosmique.

« J'avais pris mes distances avec le produit mais au fil des mois j'étais de plus en plus mou, de plus en plus déçu. En passant devant *la mangrove* j'ai ressenti une attirance incontrôlable, comme un robot télécommandé. Sept mois après ! Quand on est toxicomane en Martinique on revient toujours dans cet endroit. »

A travers ces propos d'un de mes patients, on mesure combien la mangrove est devenue, au fil des années 90, le lieu emblématique de la drogue, le lieu de tous les approvisionnements, le lieu de tous les dangers (*France-Antilles* : « Dans la mangrove, on lui coupe un bras d'un coup de coute-las ». « Dans la mangrove, le corps d'un jeune homme retrouvé criblé de balles ») et aussi le lieu de toutes les fascinations (*Le Monde* : « Le soir, à la mangrove brillent d'étranges lucioles. Dans les terrains vagues, entre-lacs de hautes herbes et de racines aquatiques, courent d'étranges bruisse-ments »). C'est également un lieu d'*observation* pédagogique de la violence de la compulsion : « Dès que tu as fumé la pipe, tes yeux sont par terre à la recherche d'un morceau de crack, tu refais le trajet dix fois, vingt fois à quatre pattes par terre, tu inspectes tout ce qui peut ressembler à un caillou, tu sais que c'est inutile, mais tu ne peux pas t'en empêcher, c'est terrible », sauf que les observateurs ne sont pas admis. Dans l'obscurité de la nuit, sur les sentiers caillouteux de la mangrove errent des zombies qui se rendent à la place centrale où les gestes furtifs du trafic et de la consom-mation sont interrompus par des jurons, des altercations, de brèves et vio-lentes bagarres. Ou alors ils fuient au cimetière, à quelques dizaines de mètres, havre de paix pour les « prostitutions d'urgence » et pour fumer et dormir. On fuit la mangrove pour cause de violence.

L'une de nos hypothèses, lorsque nous avons travaillé avec Serge Domi et William Rolle sur une autre étude, *Le crack dans la Caraïbe*<sup>1</sup>, c'est que la transformation des lieux qui devenaient des « quartiers sen-sibles » devait s'analyser à la fois à travers les grands phénomènes macro-

1 *Crack et cannabis dans la Caraïbe* - La roche et l'herbe, L'Harmattan, 1997, 321 p. Essai de compréhension des causes du phénomène à travers l'étude de la trajectoire des toxicomanes au crack et l'étude de la transformation des quartiers sensibles à la Martinique et à la lumière des mutations familiales culturelles et économiques. Recherche réalisée avec le soutien de l'OFDT (Observatoire français des drogues et des toxicomanies) et du conseil général de la Martinique. (Rapport au conseil

sociaux mondiaux et à la lumière des micro-événements familiaux, culturels et économiques.

« Il nous faut des mondiologues » disait Ernesto Sabato. Il nous faut aussi des micrologues. C'est le défi qu'ont relevé Serge Domi et William Rolle. L'entreprise était délicate du fait de la dispersion et du cloisonnement des connaissances et du fait de l'originalité du champ d'investigation.

« Nous voici donc, minuscules humains, sur la minuscule pellicule de vie entourant la minuscule planète perdue dans le gigantesque univers »<sup>2</sup>.

Que dire alors des oubliés de la mangrove ? Des microbes ?

Les auteurs examinent au microscope ces destins individualistes d'aujourd'hui dont la frénésie et la violence tranchent si brutalement avec l'atmosphère des décennies 50 et 60 de lenteur, d'osmose avec la nature, de famille élargie, et de confiance dans l'autre.

Leur travail montre que, contrairement à ce qu'évoque son nom, Vieux-Pont ne relie rien. C'est le trou du cul du monde, comme l'ont dit plusieurs « morts-vivants » – ils se nomment eux-mêmes ainsi – à leur atterrissage à ma consultation. Là-bas, la méfiance règne et le désir est besoin, tout est impérieux, tout est vital, c'est l'extrême violence.

Au fond, et c'est peut-être là que réside le malentendu : ces *sans-pays* sont censés retourner dans leur pays. Rien n'est fait pour qu'ils s'enracinent : « La nouvelle population de Vieux-Pont se retrouve face à une puissance publique ambiguë, on ferme les yeux sur les squatterisations et en même temps rien n'est fait pour aider les habitants à s'intégrer »<sup>3</sup>.

Cette problématique est – dans sa nature sinon dans son intensité – la même que celle des banlieues en France métropolitaine : « Puis très tôt, dès 1974, apparaît une autre dimension qui va progressivement s'accroître, celle des enfants de ceux qui ne faisaient que passer, ceux pour lesquels on n'avait pas pris la peine de construire mieux que des cages à lapins, sans équipements. Pour ces adolescents dits « de seconde génération », la drogue est une façon de s'appropriier la ville, de s'enraciner. C'est une façon d'exister, en termes de lieu d'existence et de moyens d'existence. »<sup>4</sup>

De même qu'en France, depuis le début des années 70, la violence évoque la banlieue et réciproquement, à la Martinique *Vieux-Pont évoque la violence*. Néanmoins la représentation de Vieux-Pont connotée de violence, s'est construite non pas sur la difficulté inhumaine d'y (sur)vivre mais en référence à la figure du toxicomane au crack, celui qui a supplanté le rasta follet planteur d'herbe (mais il ne l'a pas anéanti).

2 Edgar Morin, *Terre-Patrie*, Editions du Seuil, Paris, 1993, page 71.

3 Domi et Rolle cf page 37.

4 A. Charles-Nicolas, *Les cités européennes face à la drogue*, First/INJEP éditions, Paris 1991, page 39.

Les héroïnomanes reconvertis au crack le disent tous, le milieu du crack est plus violent que celui de l'héroïne. C'était déjà le cas en Europe il y a 30 ans, les *speedfreaks* adeptes des amphétamines et de la cocaïne par voie intraveineuse étaient les plus violents.

L'important aujourd'hui c'est que l'opinion publique mieux informée qu'auparavant, ne s'abandonne pas à des généralisations hâtives. Tous les toxicomanes au crack ne sont pas violents. La violence n'est pas l'apanage des *crackers*.

Et puis la violence du crack, elle s'inscrit dans les autres violences. Et d'abord celles dont la politique parle, celles qui font peur, *celles qui exigent des mesures de sécurité*. Les politiques ont voulu rassurer sur l'insécurité en tentant, un moment, de botter en touche : « Il faut faire une distinction entre le *sentiment* d'insécurité et les chiffres ». Mais l'opinion publique, celle du Lamentin comme celle de tous les pays concernés par la montée de la délinquance sait bien que les *sentiments* même irrationnels ne sont pas sans cause. Et que, d'ailleurs, la réponse en nombre de policiers ne suffit pas. *Bien plus que les crimes qui font la une, c'est la multiplication des petits délits dont on ne parle pas qui dilacère le tissu social*. Ce qui à juste titre inquiète c'est l'acceptation tacite des petits délits.

La toxicomanie, elle, est à la croisée de la violence et de la sécurité. Elle est au cœur de la transgression ou de la violation des interdits et de la disparition des limites. Elle est au cœur de la toute-puissance du désir (j'ai une folle envie de ce bijou, je le vole. J'ai un besoin impérieux de drogue, je vole) qui a tous les droits.

La multiplication des petits délits *banalise la transgression* et traduit une escalade de celle-ci. Le passage à l'agression physique dans ces cambriolages de stations-services et de bijouteries aux Antilles traduit certes un cran de plus dans l'escalade de l'insécurité, mais surtout dans l'escalade psychique de la transgression, c'est-à-dire dans le non-respect des règles du jeu moral. On ose de plus en plus facilement passer à l'acte.

Se pose alors le problème de la sanction judiciaire de la toxicomanie. Il est désormais réglé me semble-t-il par le recul et l'expérience : punir l'usage de drogue est éthiquement discutable et thérapeutiquement inefficace ; il convient de modifier la loi. En revanche le délit connexe doit impérativement être sanctionné. En aucune façon la coexistence d'une toxicomanie ne saurait atténuer la faute ni l'excuser. Les usagers de drogue de Vieux-Pont macèrent dans ce monde à part où la loi n'a pas cours et où l'interdit est franchi insensiblement. Nos initiatives doivent les aider à distinguer la limite entre usage de drogue et cambriolage.

Si le magistrat a le souci de ne pas aggraver l'exclusion de l'individu, il a raison. Je me suis engagé depuis longtemps dans ce combat. Cependant il doit davantage tenir compte du sens symbolique de sa décision pour l'opinion publique au regard de la transgression. La décision de classer sans suite une affaire d'agression « mineure » peut faciliter la réinsertion du sujet, mais elle est interprétée par l'opinion comme une acceptation de

la transgression par les institutions officielles. L'opinion, les jeunes, les enfants comprennent : «Ça n'a pas d'importance d'avoir transgressé».

C'est pourquoi aucune transgression ne devrait rester sans sanction. Souhaitons qu'à Vieux-Pont comme ailleurs soit *toujours* prononcée une sanction symbolique. Que la réprobation de la transgression soit *toujours* dite. Et que les médias pensent à la relayer.

Ces mêmes médias qui relatent une grosse saisie de drogue, au lieu de faire rêver les jeunes – pas seulement ceux de la mangrove, et d'ailleurs pas seulement les jeunes – en évaluant le montant lors de la revente au détail, feraient mieux d'assortir l'information de la sanction prévue par le Code pénal pour détention et trafic d'une telle quantité de drogue<sup>5</sup>.

Informé est important car l'opinion guette le verdict, que l'affaire soit mineure ou qu'il s'agisse d'un crime affreux. L'opinion guette le verdict, non par curiosité malsaine mais *parce qu'elle veut savoir où en est la règle*.

La décision du magistrat a, certes, un impact sur le destin individuel du délinquant mais, plus important encore, sur l'évolution de la société : la jurisprudence joue un rôle déterminant dans la propension à transgresser.

Conséquence directe du trafic mondial de drogue et des phénomènes migratoires, du chômage et des mutations culturelles rapides, les micro-événements de la mangrove distillent leur rétroaction délétère sur l'ensemble du macrosocial.

Les oubliés de la Mangrove ne pouvaient donc pas rester plus longtemps oubliés, car la mangrove portait à l'incandescence la transgression. Elle faisait croire que la loi n'est qu'une question de conventions dont on peut s'affranchir. Le microcosme de la mangrove menaçait le macrosocial en frappant non pas au niveau de l'ordre, de l'organisation sociale, non pas la «verruge sur le visage de la Martinique», insalubrité, saleté etc. mais au point mortel, celui qui est derrière la violence et la drogue : *la transgression*.

Les exclus sont tolérés tant que les modalités de leur exclusion ne menacent pas les règles du jeu moral, comme c'est le cas pour les quelques «vrais» clochards de Fort-de-France.

L'ouvrage démonte le mécanisme implacable de cette exclusion, la vraie, l'impasse absolue : la mangrove est son propre horizon. Elle n'est pas une étape vers la ville, elle ne permet pas d'ouverture sur l'autre.

«*L'homo sapiens* dit en effet Luca Cavalli-Sforza est par nature un migrant et un métis. Il appartient à la seule espèce vivante qui n'a cessé

5 Les journalistes ne songent pas en effet à signaler le montant des sommes données aux enfants par le pédophile qui abuse d'eux...

depuis son origine, de se mélanger, de même qu'elle n'a cessé de se déplacer». L'exemple de l'*homo mangrovicus* tel qu'il est décrit dans «Les oubliés de la mangrove» nous démontre avec éclat comment, en l'empêchant de se mélanger et de se déplacer, l'exclusion participe à la production de la violence de l'homme.

Professeur Aimé Charles-Nicolas

## Avertissement

Les analyses et réflexions sur les réalités sociales à la Martinique, souffrent d'un déficit crucial d'investigation de terrain, particulièrement d'enquêtes quantitatives et qualitatives. Ces dernières, quand elles ont lieu, sont bien souvent l'œuvre d'un chercheur ou d'un étudiant isolé, qui se « débrouille » avec les moyens du bord – nécessairement limités.

Lorsque des investigations de terrain de type socio-anthropologique eurent la chance de bénéficier de moyens conséquents, c'est qu'elles devaient répondre à des préoccupations précises de commanditaires privés. Aussi ne fournissent-elles des données et des indicateurs que partiellement exploitables par le monde de la recherche. La circulation des résultats demeure par ailleurs limitée à un petit cercle, pratique objectivement assimilable à un viol de notre collectivité dans la mesure où les chercheurs n'ont pas accès à ces données, qui concernent intrinsèquement leur communauté de référence.

Ce déficit crucial d'investigation de terrain a pour conséquences :

- a. Le caractère rudimentaire de nos outils techniques et méthodes d'investigations : épars, ponctuels, isolés, ils ne bénéficient ni d'une systémique ni de regards croisés qui permettraient au fil des recherches d'affiner et d'accroître leurs performances.
- b. Le manque d'épaisseur des hypothèses et des interprétations proposées, du fait de la faiblesse du substrat ; ce qui ne favorise pas une entrée dans l'épaisseur et la complexité du réel, c'est-à-dire, une véritable avancée dans la vérification des hypothèses et des intuitions.
- c. Le caractère dispersé, éparpillé et non cumulatif des recherches.

Si toute intelligence et compréhension du social exige investigation cumulative et continue (socle à partir duquel se produiront des sauts qualitatifs dans les interprétations et les analyses), la trajectoire de la société martiniquaise fait de cette exigence un impératif majeur, voire vital.

Depuis la « découverte », les dynamiques sociales en œuvre dans cette île, portent en effet la marque de trois caractéristiques particulières : l'entremêlement, la précipitation et la porosité, révélatrices chacune de la richesse et de la complexité des réalités sociales.

La notion d'entremêlement désigne ici la puissance des phénomènes de métissage dans le cheminement historique de notre société depuis son entrée brutale dans la sphère de l'Occident en 1635. Entremêlement, des races, des cultures, des imaginaires, des lieux... nonobstant l'enserrement

juridique imposé pendant plus de deux siècles par la puissance coloniale : racisme, esclavage, Code noir.

La notion de « précipitation » identifie quant à elle une autre caractéristique : la rapidité avec laquelle se sont produites les transformations et les mutations sociales dans cette aire. Terre du précipité et du raccourci, la Martinique a réalisé sur une courte période des transformations et des changements sociaux se déroulant ordinairement sur un temps plus ou moins long.

Le qualificatif de « porosité » désigne cette caractéristique largement partagée par les sociétés caribéennes et extraordinairement résumée par Alain Anselin quand il écrit : « La Caraïbe est une méditerranée renversée ». Méditerranée pour souligner que l'espace caraïbéen constitue un carrefour, mais un carrefour travaillé, non par une « dynamique de bassin » mais (osons la métaphore urbaine) par une dynamique de « rond-point ».

C'est-à-dire que la Caraïbe au lieu d'être un pôle de nidification d'une dynamique civilisationnelle conquérante et déferlant sur les territoires alentours, a d'abord été un lieu-passage faisant basculer les hommes et les systèmes qui la fréquentèrent dans des perspectives et des problématiques nouvelles. Ici, une histoire et une civilisation se mettent en branle, non par sédimentation sur temps long, mais dans l'arrachement, dans les fractures et les confrontations brutales.

Le processus d'urbanisation en œuvre à la Martinique à partir des années 40 intègre également ces trois caractéristiques que sont : l'entremêlement, la précipitation, la porosité. L'investigation de terrain s'avère donc un incontournable pour cerner les contours, les caractéristiques, les mécanismes de cette montée éruptive de l'urbain.

Mais, la recherche en sciences humaines n'étant ici ni véritablement instituée, ni encouragée, seul le volontarisme, l'entêtement, le militantisme des chercheurs locaux, pouvaient permettre l'impulsion d'un processus en mesure de « penser le réel ».

Nous avons pu bénéficier d'une situation particulière : il y a une vingtaine d'années des chercheurs de disciplines différentes eurent l'opportunité (grâce à un appel d'offres fructueux) de se constituer ponctuellement en laboratoire de recherche. Une dynamique était alors enclenchée et nous avons pris le parti d'aller, vaille que vaille, en investigation des différents quartiers du péri-urbain. C'est de ce processus qu'a émergé cette étude.